



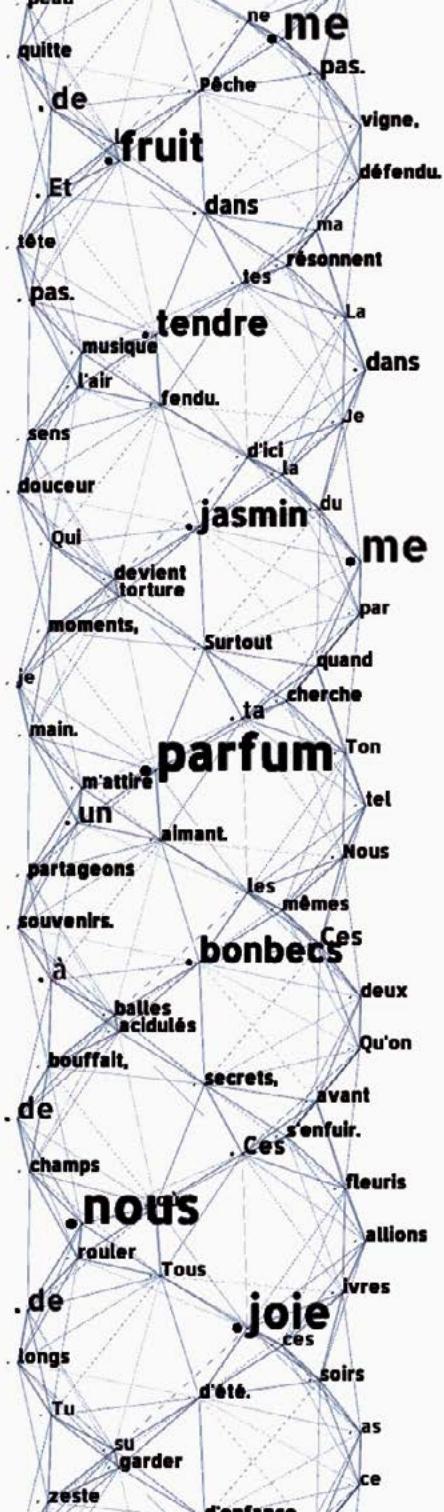
LAURENT MARESCHAL

22-09 / 17-12 2022

# LAURENT MARÉSCHAL

Le goût  
des autres

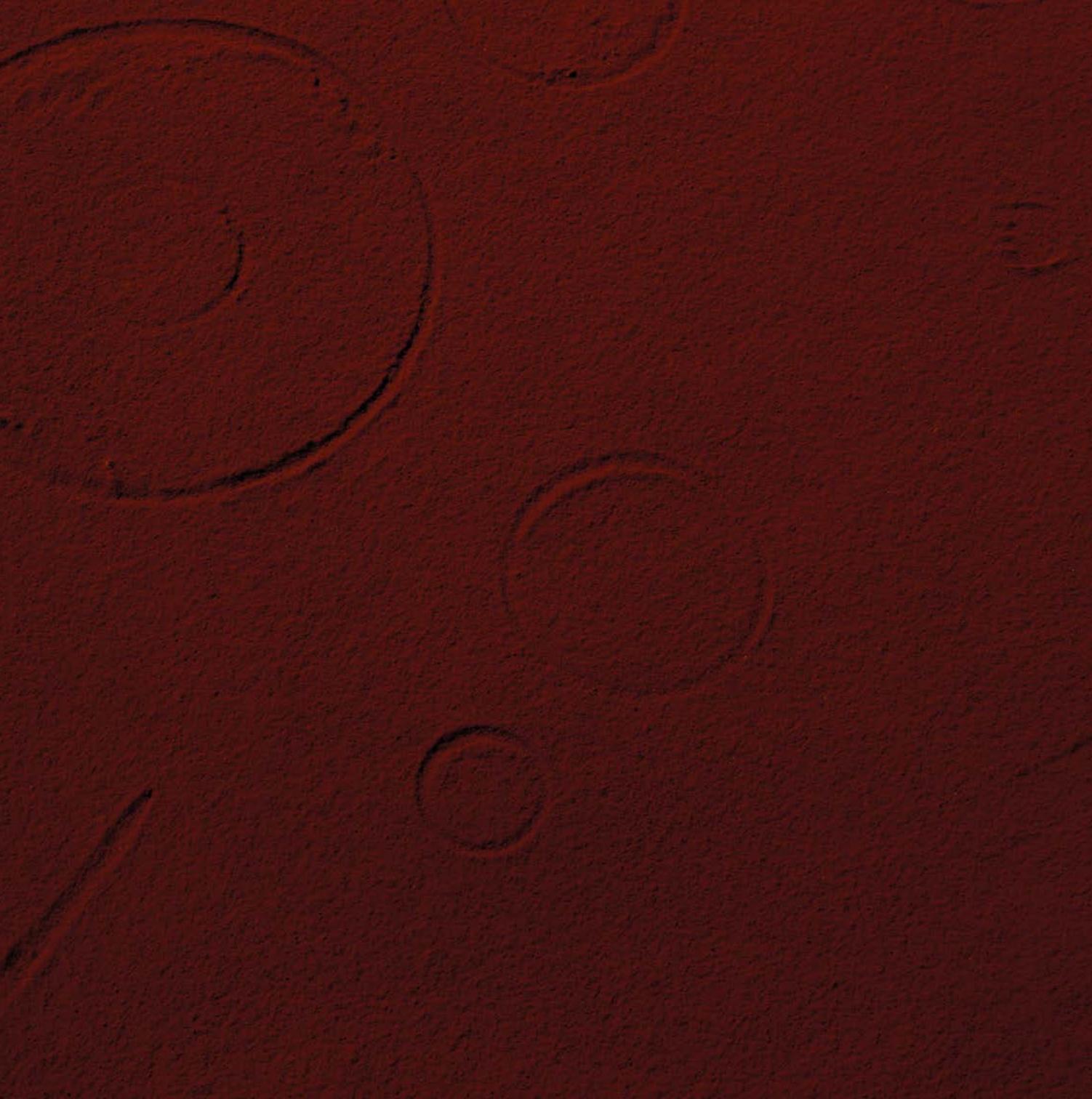


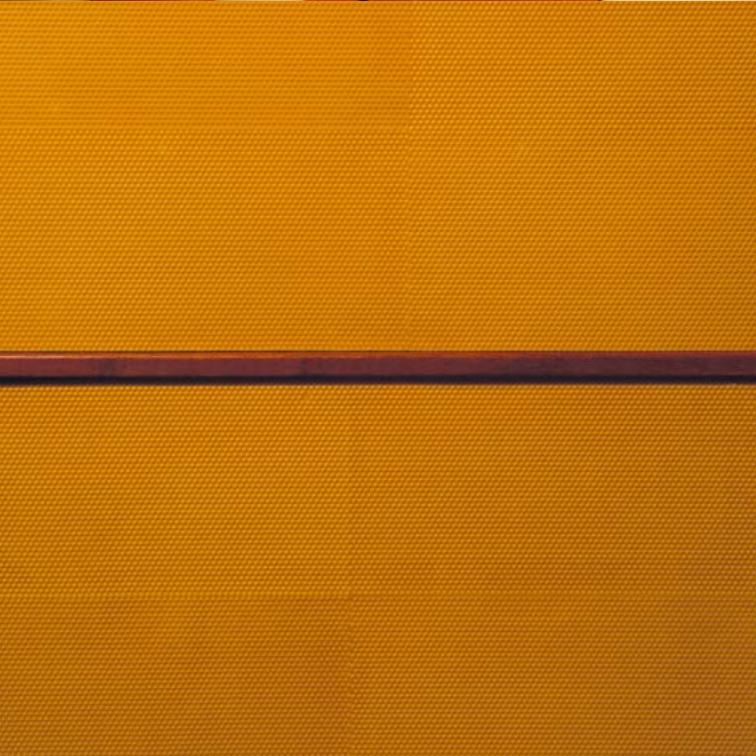
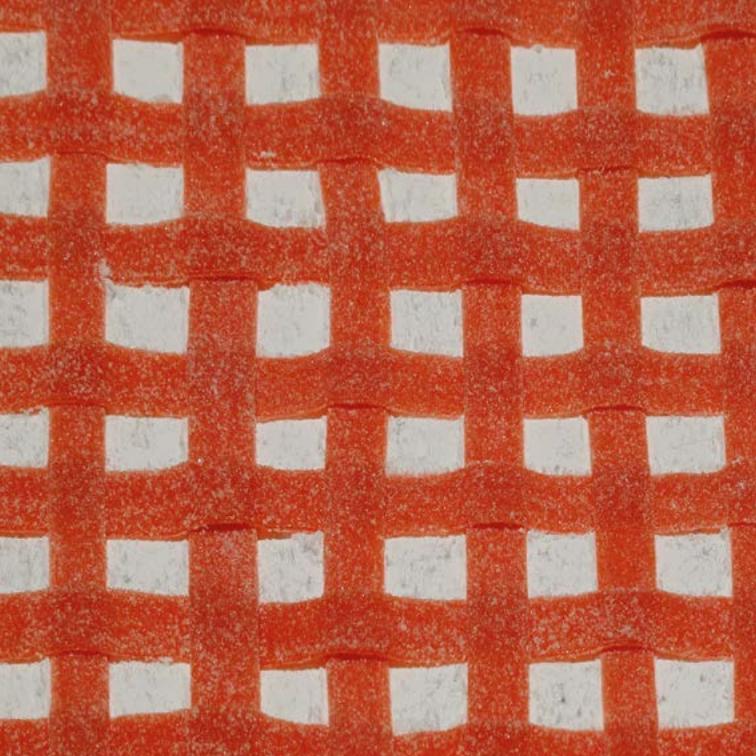


Avec « Le goût des autres », l'artiste Laurent Mareschal nous plonge dans nos souvenirs et offre aux habitantes et habitants de la Ville un moment de partage unique. Cette nouvelle aventure artistique à la galerie Fernand Léger, avec l'odeur des épices, les souvenirs d'enfance et la mémoire des odeurs, nous offre un voyage sans frontières. Une belle contribution artistique qui permet d'unir les Ivryennes et les Ivryens dans leur diversité, et dans un souci du développement de la culture pour tous.

**Philippe Bouyssou**  
*Maire d'Ivry-sur-Seine*













## « LE GOÛT DES AUTRES », une exposition temporelle de Laurent Mareschal

NATACHA NATAF  
Critique d'art

Invité en résidence à la Galerie Fernand Léger d'Ivry-sur-Seine, Laurent Mareschal a choisi de faire de la ville le cœur battant de son exposition : un voyage sensoriel, sinon synesthésique, composé de quatorze nouvelles œuvres in situ.

La plus vaste d'entre elles est une installation sonore, une polyphonie dans laquelle une vingtaine d'Ivryens, toutes générations confondues, racontent leur souvenir olfactif ou gustatif le plus marquant. Mixés dans un flot de sons concrets enregistrés au café, au centre aéré ou dans le métro, leurs voix et leurs rires, leurs silences aussi parfois, nous entraînent vers une île lointaine, mystérieuse : l'enfance.

De l'odeur incomparable d'un jasmin en Méditerranée à celle d'un goyavier dans le jardin des grands-parents, ces terres que l'on croyait fossiles, enfouies sous mille sédiments de la mémoire, redeviennent merveilleusement fertiles à la simple évocation d'un parfum.

Plongé dans l'obscurité, debout ou sur un transat, le public se laisse dériver dans cet archipel invisible, avec pour tout phare de modestes abat-jour chinés chez Emmaüs. Les ampoules clignotent, s'affolent, battant la mesure de ce qui se joue là. Leur ronde lumineuse court au-dessus de nos têtes au rythme de la boucle sonore des confidences, ritournelle sans fin d'émotions. Comme dans la seconde partie de l'exposition – une prestidigitacion de poudre de cacao, de bonbons et d'épices davantage axée sur l'illusion des sens –, l'impalpable des souvenirs se révèle à travers la matière même du passé. Skaï fatigué et velours décoloré, meubles condamnés et serrures sans clé...

Dans chaque installation, rebut et refoulé s'éclairent mutuellement, le temps de retrouvailles plus ou moins enchantées.

Plus qu'une exposition temporaire, « Le Goût des autres » est une exposition du temps lui-même. Le théâtre d'autres vies, et la mise en lumière d'une seconde vie qui n'aurait pas perdu de vue la première. Même en pleine nuit ou sous un « lichen du temps » devenu trop envahissant.



« Tout est une voix et tout est un parfum. »

<span></span>	<div>Victor Hugo, <i>Ce que dit la bouche d'ombre</i>, Les Contemplations</div>	<span></span>
---------------	---	---------------

« Les belles matières : l’or et le mercure, le miel et le pain, l’huile et le vin, amassent des rêveries qui se coordonnent si naturellement qu’on peut y déceler des lois de rêve. (...) Pour un rêveur de la matière, un raisin bien composé n’est-il pas déjà un beau rêve de la vigne, n’a-t-il pas été formé par les formes oniriques du végétal ? Dans tous ses objets, la Nature rêve. »

<span></span>	<div>Gaston Bachelard, La Terre et les rêveries de la volonté</div>	<span></span>
---------------	---	---------------

## Le temps d'un parfum

Ils n’ont encore rien vu mais ne sont déjà plus de simples spectateurs. Les yeux se ferment, les langues se délient ; un fil invisible les réunit. L’air voluptueux, chargé d’épices, les transporte entre les étals d’un marché d’Orient, et plus loin encore : dans le temps. Tels Hansel et Gretel perdus dans la forêt ensorcelée, tous s’enfoncent dans la pénombre en direction de *Beiti* – une œuvre signifiant « ma maison », en arabe et en hébreu. Mais il est hélas trop tard : les murs de pain d’épices ont déjà été dévorés. Seul reste le fantôme de leur ruine, qui prend toujours chez Laurent Mareschal un tour fabuleux : 40 m² de carreaux de ciment magnifiquement dessinés au sol… à partir d’épices. Entre les boucles et les volutes, une géométrie parfumée, un jardin abstrait composé uniquement de zaatar, sumac, poivre blanc, gingembre et curcuma. Mais, à l’inverse des *kolams* qui fleurissent au seuil des maisons en Inde, le tapis d’épices de *Beiti* n’est que sombre mélancolie. Un monde, ici, a été mis à plat et suspend son souffle. En hébreu, épice se dit *tavlin*. L’étymologie n’est pas claire, mais *tavlin* serait le pluriel de *tevel* (« le monde », « l’Univers »). Une pluralité de mondes, donc, contenue dans une seule graine. Et de cette graine une infinité de grains moulus dont l’illusion (cosmique ? politique ?) menace de s’envoler au moindre souffle.

Minimaliste quoique très incarnée, l’œuvre in situ de Laurent Mareschal témoigne de ses années passées en Israël, pays natal de son épouse, la photographe Tami Notsani. Terre promise, de sa promise, mais aussi terre d’ombre, poussière de paix. Le théâtre d’une désillusion que l’artiste a exprimée sans détour au cours d’une performance intitulée *White Line*. Où on le voyait dans le village palestinien de Al Walaja, près de Bethléem, reproduire au sol le tracé du mur qui allait bientôt séparer les habitants de leur cimetière et de leur source d’eau. L’arbitraire de la décision politique s’incarnait à travers la figure obstinée de l’artiste qui dessinait à la chaux (matière dont les Palestiniens recouvrent aussi leurs tombes) cette frontière destinée à barrer avec la plus grande absurdité des parcelles de champ comme des sentiers : Hansel alignait ses cailloux blancs, comme s’il était encore temps d’espérer retrouver le chemin de la raison.

#### Cyprès, feuilles de palmier et étoiles d’Orient

Au « pays des Uzi et des falafels », ironise Laurent Mareschal, couvent d’autres guerres, comme celle, moins mortelle mais très réelle, du houmous. Revendiquée par huit pays du Proche-Orient, la purée de pois chiche était au centre d’une autre performance géopoétique de l’artiste. De la taille d’un grand tapis, orné de magnifiques broderies palestiniennes en zaatar, sumac et cumin, le plat, servi au sol, servait d’appât pour expliquer au public ce que ces motifs de cyprès, feuilles de palmier et étoiles de Bethléem disaient des femmes bédouines qui les avaient réalisés et portés. « J’essayais de partager ce que j’avais glané en Palestine à travers cette appropriation éphémère », raconte Laurent Mareschal. Peu transmises, ces broderies au point de croix, désormais classées à l’Unesco, ont aujourd’hui leur musée aux États-Unis, loin de la Cisjordanie. De ce paysage stylisé, constellé d’exils et de drames, le public n’a, sans surprise, fait qu’une bouchée.

#### Abyssees d’épices

*Ici, ailleurs* : une immense ellipse jonche le sol. En son centre, un trou noir. Et des notes entêtantes, jusqu’au vertige. Paprika, café, sumac, curry, curcuma, gingembre forment un doux dégradé jusqu’au vortex de sarments de vigne brûlés. Plus qu’une ellipse, c’est un trou dans le temps qui s’enroule vers le néant. *Vertigo*. Chris Marker – qui a vu « 19 fois » le film d’Hitchcock (titré *Sueurs froides* en français), rappelle Laurent Mareschal – a repris le motif hypnotique de la spirale dans *La Jetée*. Son héros, « choisi entre mille pour sa fixation sur une image du passé », est hanté par le visage d’une femme qui revient en boucle dans des scènes déjà vécues. Un visage se tapit-il sous *Ici, ailleurs* ? Suivons la spirale jusqu’au cœur des vignes, dans la maison natale de l’artiste, qui après un silence évoque ce souvenir : le jardin imprégné du « parfum extraordinaire des fleurs » qu’y plantait sa mère. « Des plates-bandes fabuleuses » qu’il remet à plat, comme une mappemonde secrète, et fertilise en transmutant la cendre en or. Ici reposent ses anneaux de Saturne et ses brûlures les plus profondes.

#### Comme une vanité douce et sauvage

Récemment, l’artiste-alchimiste est intervenu dans un château, à Monbazillac. De ce lieu chargé d’histoire, il n’a retenu ni la grandiloquence ni le glorieux passé. Comme toujours, son regard s’est porté au sol, sur de simples dalles fissurées, dont il a souligné les brèches avec des pétales de souci séché – fleur rustique réputée pour ses vertus apaisantes et cicatrisantes. Une présence modeste qui suffisait pourtant à embaumer l’espace d’un léger parfum de pollen. Une vanité fleurissait au sol, douce et sauvage, comme un *kintsugi* de bouton d’or. Plus loin, une autre salle laissait apparaître sur ses murs des carrés et des rectangles décolorés formant une étrange partition. Des fantômes de tableaux que Laurent Mareschal a dédoublés au sol dans des monochromes de curcuma qui leur rendaient tout

leur éclat. Avec *le temps* est le titre de cette sonate silencieuse. Merveilleux ricochet à un projet encore inédit de l’artiste, intitulé *À la recherche des temps perdus*. Un exemplaire semblable en tout point à l’édition blanche de Gallimard, mais amputé des paragraphes dans lesquels n’apparaît pas le mot *temps*. Leur absence habite les pages, et les obsède presque, à la manière de membres fantômes. À tous ces jeux de révélation et de disparition, le monument de Proust, tout entier contenu dans une madeleine, a bien sûr servi de matrice : « Quand d’un passé ancien rien ne subsiste, écrit-il dans *Du côté de chez Swann*, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l’odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l’édifice immense du souvenir. »

#### Sous le lichen du temps

Immense est l’escalier à double hélice qui ouvre la nouvelle exposition de Laurent Mareschal à la galerie Fernand Léger. Comme à Chambord, le regard est emporté par sa présence hypnotique ; une ronde de mots tournoie sur sa vis infinie. C’est une vidéo générative d’un poème de l’artiste, autant qu’une invitation à tomber sans fin dans le puits des merveilles. Les mots *bonbecs*, *jasmin*, *exquis* se détachent et le ballet mécanique des souvenirs s’enclenche. Au pied de la rampe (réelle) du centre d’art apparaît déjà un premier meuble, curieusement couvert de cire d’abeille. Aussi fascinants qu’inquiétants, les panneaux alvéolaires semblent pouvoir tout absorber, et piéger le moindre son à leur contact. L’objet (un *secrétaire*), mutique, fermé sur lui-même, est-il frappé du sceau du secret ? Puisque le silence est d’or, Laurent Mareschal rend hommage à son grand-père apiculteur, dont la part d’ombre envahit d’emblée tout l’espace de cette exposition « très » personnelle. Nous voici donc revenus dans la maison de



l'enfance et de l'ogresse des frères Grimm. Le conte peut reprendre. Ici, quelqu'un a recouvert une table d'une nappe en vichy rouge, faite de sucre glace et de lanières de bonbon acidulé. Mais nulle chaise pour s'y asseoir. Là, un rideau de dentelle gît au sol, dont il ne reste que le spectre livide, enfariné. Plus loin, les tiroirs d'une commode déglinguée débordent de lessive, dont le parfum n'évoque en rien la fleur d'oranger mais tout d'un parfum de synthèse. Une autre commode, plus bourgeoise, en marbre et acajou, renferme, quant à elle, des petits tas de cendre, que la moindre caresse ferait s'écrouler. Moulés à partir de tasses, de verres, « du peu qu'il nous reste », ils incarnent ces « souvenirs de famille que l'on voudrait pétrifier » mais qui se font dévorer « par le lichen du temps », regrette Laurent Mareschal.

### Fossiles émotionnels

Dans cette « maison empêchée », où plus rien ne semble fonctionnel, même le sol est bancal. Plus qu'une reconstitution, c'est une chambre d'écho inédite, qui laisse cependant résonner quelques motifs familiers. Telles ces étoiles de Bethléem épicées tapissant le coussin d'un fauteuil derrière une table basse saupoudrée de cacao. Sur le duvet d'aplât brun, l'empreinte d'objets disparus : des assiettes, un bol, une paille peut-être. Des « fossiles émotionnels », souligne Laurent Mareschal. Si ces nouveaux trompe-l'œil décollent pour la première fois du sol, un tapis partiellement recouvert de curcuma est encore là pour piéger notre regard à hauteur d'enfant. Plus loin, la synesthésie atteint son comble dans les plis d'un grand lit, où les nuits d'insomnie se cristallisent en « champs de café », dans un camaïeu abstrait de robusta et d'arabica. Au creux des draps absents, le rêve a beau se refuser à la réalité, le curcuma, encore lui, obsède l'œil et l'esprit dans un éclat de champ de colza. La table de chevet, un peu trop haute, trop éloignée aussi, s'encombre de savons disposés en mosaïque. Ils forment un calepinage, précise l'artiste, l'esquisse d'un motif à venir ou peut-être d'un rêve, à noter

avant sa fuite dans les limbes de l'inconscient. À l'écart se tient un parc à bébé, bizarrement calé contre un mur. À l'intérieur, des morceaux de sucre roux forment un pavage presque régulier. La cour de l'hôtel de Guermantes ? Non. *Sous les pavés, la plage*, indique le titre : comme pulvérisé par une vague souterraine, l'ouvrage se soulève et s'effondre sur la paroi en une dune de cassonade inutile. « Qui sera mon enfant ? Celui qui pose les pavés ou celui qui les lance ? » s'interroge l'artiste. Derrière ses barreaux, le parc sans bébé nous invite par un jeu d'ombres à quitter la maison pour s'enfoncer dans la pénombre.

### Une madeleine au parfum de 4L, de maquereau ou de cigarillo

Tous les sens en éveil, nous pénétrons dans un second espace consacré à un immense collage sonore (la mémoire est monteuse, dirait Georges Didi-Huberman) qui met en scène des voix d'habitants d'Ivry de tous âges, racontant le souvenir d'une odeur ou d'une saveur qui les a profondément marqués. Sous ce toit invisible mais très habité, chaque témoignage déclenche une loupote au plafond, et un océan de sensations. Les lumières clignotent sous des abat-jour vintage au rythme des émotions diffusées en son spatialisé. On écoute ces histoires qui pourraient être les nôtres, et on goûte avec gourmandise leurs tendres madeleines. La palette de saveurs est parfaitement inédite : odeur de peau de bébé ou de maquereau fraîchement pêché, moteur de 4L, cigarillo, Shalimar, pneu, lessive, tomates d'autrefois... D'une boucle temporelle à l'autre, les souvenirs-lucioles envahissent le *white cube* sans rien laisser au vestiaire. Ça éclabousse, ça fume, ça fait des bulles, ça mélancolise quelquefois, mais ça rigole surtout beaucoup. Cronos, le dieu courbe, n'a pas encore dévoré tous ses enfants !





## “THE TASTE OF OTHERS” a temporal exhibition by Laurent Mareschal

NATACHA NATAF  
traduction :  
Roger Surridge

As guest in residence at the Fernand Léger Gallery in Ivry-sur-Seine, Laurent Mareschal has chosen to make the city the beating heart of his exhibition: a sensory, if not synesthetic, journey, composed of fourteen new works in situ. The largest of these is a sound installation, a polyphony in which twenty or so Ivry residents of all generations recount their most vivid olfactory or gustatory memories. Mixed into a flow of concrete sounds recorded in the café, the day-care center or in the subway, their voices and their laughter, sometimes their silences too, take us to the distant and mysterious isle of childhood. From the incomparable smell of jasmine in the Mediterranean to that of a guava tree in grandparents’ garden, these lands that we thought were fossilized, buried under a thousand sediments of memory, become marvelously fertile again at the simple evocation of a perfume. Plunged into

darkness, standing or in a deckchair, the audience drifts through this invisible archipelago, their way lit only by modest lampshades found at Emmaüs. The bulbs twitch and flicker, beating the measure of whatever is being played. Their luminous circuit runs above our heads to the rhythm of the sound loop of the confidences, an endless ritornello of emotions. As in the second part of the exhibition – a prestidigitation of cocoa powder, candies and spices more focused on the illusion of the senses – the impalpability of memories is revealed through the very fabric of the past. Tired leatherette and faded velvet, unwanted furniture and locks without keys... In each installation, waste and rejection illuminate each other, the occasion of a more or less magical reunion. More than a temporary exhibition, “Le Goût des Autres” is an exhibition of time itself. The theatre of other lives, and the highlighting of a second life that has not lost sight of the first. Even in the middle of the night or under a “lichen of time” that has become too invasive.

**Le temps d’un parfum (The Life of a Perfume)**  
They haven’t seen anything yet but, already, they are more than simple spectators. Their eyes close, their tongues untie; an invisible thread unites them. The voluptuous air, loaded with spices, transports them between the stalls of an oriental market, and

even further than that: in time. Like Hansel and Gretel lost in the haunted forest, they all go into the darkness towards Beiti – a work that signifies “my home” in Arabic and Hebrew. But too late, alas: the gingerbread walls have already been devoured. Only the ghost of their ruin remains, which always takes a fabulous turn with Laurent Mareschal: 40 square meters of cement tiles beautifully drawn on the floor... from spices. Between the loops and scrolls, a scented geometry, an abstract garden composed only of zaatar, sumac, white pepper, ginger and turmeric. But, unlike the kolams that flourish on the doorstep of houses in India, the Beiti spice carpet is only dark melancholy. A world has been laid flat, here, and is holding its breath. In Hebrew, spice is called tavlin. The etymology is not clear, but tavlin would be the plural of tevel (“the world,” “the universe”). A plurality of worlds, therefore, contained in a single seed. And from this seed an infinity of ground grains whose illusion (cosmic? political?) threatens to fly away at the merest breath. Minimalist yet very embodied, Laurent Mareschal’s site-specific work bears witness to his years spent in Israel, the homeland of his wife, the photographer Tami Notsani. Promised land – of his promise, but also land of shadow, dust of peace. The theatre of a disillusionment that the artist has expressed

forthrightly during a performance entitled White Line. In the Palestinian village of Al Walaja, near Bethlehem, he reproduced on the ground the line of the wall that would soon separate the inhabitants from their cemetery and their water source. The arbitrariness of the political decision was embodied in the obstinate figure of the artist who drew with lime (a material with which the Palestinians also cover their tombs) this border intended, with the greatest absurdity, to designate parcels of land as well as paths: Hansel lined up his white pebbles, as if there were still time to hope to find the path of reason.

### Cypress trees, palm leaves and oriental stars

In the “land of Uzi and falafel”, says Laurent Mareschal with irony, other wars are brewing, such as the less deadly but very real war over hummus. Claimed as their own by eight Middle Eastern countries, the chickpea puree was at the center of another geopoetic performance by the artist. As big as a large carpet, adorned with beautiful Palestinian embroidery in zaatar, sumac and cumin, the dish, served on the floor, served as a lure to explain to the audience what these patterns of cypress, palm leaves and stars of Bethlehem said about the Bedouin women who made and wore them. “I was trying to share what I had gleaned in Palestine through this ephemeral

appropriation,” says Laurent Mareschal. This nearly-lost craft of cross-stitch embroideries, now classified by UNESCO, now has its museum far from the West Bank, in the United States. Not surprisingly, the public knows little of this stylized landscape studded with exile and tragedy.

### Abysses of spice

Ici, ailleurs (Here, elsewhere): an immense ellipse strewn on the ground. At its center, a black hole. And intoxicating notes, to the point of vertigo. Paprika, coffee, sumac, curry, turmeric, ginger form a soft gradation up to the vortex of burnt vine shoots. More than an ellipse, it is a hole in time that winds towards nothingness. Vertigo. Chris Marker – who saw Hitchcock’s film “19 times,” recalls Laurent Mareschal – took up the hypnotic motif of the spiral in La Jetée. His hero, “chosen from a thousand for his fixation on an image from the past,” is haunted by the face of a woman who returns in a loop in scenes already experienced. Is there a face lurking beneath Ici, ailleurs? We follow the spiral to the heart of the vineyards, in the artist’s birthplace, which after a silence evokes this memory: the garden impregnated with the “extraordinary perfume of the flowers” that his mother planted there. “Fabulous flowerbeds” that he levels, like a secret map of the world, and fertilizes by transmuting

ash into gold. Here lie his rings of Saturn, and his deepest burns.

### Like a sweet and wild vanity

Recently, the artist-alchemist found himself in a castle in Monbazillac. The memory he retained was of neither the grandiloquence nor the glorious past of this place rich in history. As always, his gaze was focused on the ground, on simple cracked flagstones, whose fissures he highlighted with dried marigold petals – a rustic flower renowned for its soothing and healing properties. A modest presence that was nonetheless enough to embalm the space with a light pollen scent. A vanity bloomed on the floor, soft and wild, like a buttercup kintsugi. Further on, in another room, faded squares and rectangles forming a strange score appeared on the walls. Ghosts of paintings that Laurent Mareschal replicated on the floor in monochromes of turmeric that gave them back all their brightness. Avec le temps (“With time”) is the title of this silent sonata. A wonderful ricochet to an as-yet unpublished project by the artist, entitled À la Recherche des Temps Perdus. A copy similar in every way to the volume published by Gallimard, but amputated from the paragraphs in which the word “time” does not appear. Their absence inhabits the pages, and almost obsesses them, like phantom limbs. To all these games of

revelation and disappearance, Proust’s monument, entirely contained in a madeleine, has of course served as a matrix: “When from an ancient past nothing remains,” he writes in Swann’s Way, “after the death of beings, after the destruction of things, only, more frail but more vivacious, more immaterial, more persistent, more faithful, the smell and the flavor still remain for a long time, like souls, remembering, waiting, hoping, on the ruin of all the rest, carrying without bending, on their almost impalpable droplet, the immense edifice of memory.”

### Under the lichen of time

The double helix staircase that opens Laurent Mareschal’s new exhibition at the Fernand Léger Gallery is immense. As at Chambord, our regard is carried away by its hypnotic presence: a round of words swirls on its infinite rotation. It is a generative video of a poem by the artist, as much as an invitation to fall endlessly into the well of wonders. The words bonbecs, jasmine, exquisite stand out and the mechanical ballet of memories begins. Already, at the foot of the (real) ramp of the art center, a first piece of furniture appears, curiously covered with beeswax. As fascinating as it is disturbing, the honeycomb panels seem to be able to absorb everything, and to trap the least sound in their contact. Is the object (a

writing desk), silent, closed on itself, stamped with the seal of secrecy? Since silence is golden, Laurent Mareschal pays homage to his grandfather, a beekeeper, whose darker side invades the whole space of this “very” personal exhibition. We are back in the house of childhood and the ogress of the Grimm brothers. The tale can resume. Here, someone has covered a table with a redingham tablecloth, made of powdered sugar and strips of sour candy. But there is no chair to sit on. There, on the floor, lies a lace curtain of which only the livid, floured spectre remains. Further on, the drawers of a ramshackle chest of drawers are overflowing with washing powder, whose perfume evokes nothing of orange blossom but everything of a synthetic perfume. Another chest of drawers, more bourgeois, in marble and mahogany, contains small piles of ash that would collapse at the slightest touch. Molded from cups, glasses, “the little we have left,” they embody these “family memories that we would like to set in stone” but which, regrets Laurent Mareschal, are devoured “by the lichen of time.”

### Emotional Fossils

In this “stunted house,” where nothing seems functional anymore, even the floor is out of kilter. More than a reconstitution, it is an unedited echo chamber, which nevertheless allows some familiar motifs to resonate. These

spicy stars of Bethlehem, for instance, covering the cushion of an armchair behind a coffee table sprinkled with cocoa. On the down of brown flatness, the imprint of disappeared objects: plates, a bowl, perhaps a straw. “Emotional fossils,” stresses Laurent Mareschal. If these new trompe-l’oeil get off the ground for the first time, a carpet partially covered with turmeric is still there to trap our gaze at child height. Further on, synesthesia reaches its peak in the folds of a large bed, where sleepless nights crystallize into “coffee fields,” in an abstract cameo of robusta and arabica. In the hollow of the absent sheets, the dream may deny reality, but turmeric still obsesses the eye and the mind in a burst of rapeseed field. The bedside table, a little too high as well as too far away, is cluttered with soaps arranged in mosaic. They form a calepinage, specifies the artist, the sketch of a motive to come or perhaps of a dream, to note before its flight in the limbo of the unconscious. Some distance away stands a playpen, strangely wedged against a wall. Inside, lumps of brown sugar form an almost regular paving. The courtyard of the Hôtel de Guermantes? No. “Sous les pavés, la plage” (“Under the cobblestones, the beach”), indicates the title: as if pulverized by a subterranean wave, the work rises and falls on the wall in a dune of

useless brown sugar. “Who will my child be? The one who lays the paving stones, or the one who throws them?” asks the artist. Behind its bars, the baby-free park invites us with a play of shadows to leave the house and sink into the darkness.

### A madeleine with the scent of 4L, mackerel or cigarillo

With all our senses alert, we enter a second space devoted to an immense sound collage (memory edits, as Georges Didi-Huberman would say) featuring the voices of Ivry residents of all ages, recounting the memory of a smell or a flavor that has deeply marked them. Under this invisible but densely populated roof, each testimony triggers a light bulb on the ceiling, and an ocean of sensations. The lights flicker under vintage lampshades to the rhythm of the emotions diffused in spatialized sound. We listen to these stories that could be our own, and we taste with relish their tender madeleines. The palette of flavors is completely new: the smell of baby’s skin, or freshly caught mackerel, a 4-liter engine, a cigarillo, Shalimar, a tire, laundry detergent, heritage tomatoes... From one time loop to the next, firefly memories invade the white cube without leaving anything behind. It splashes, it smokes, it bubbles, sometimes it falls into melancholy, but most of all it laughs a lot. Cronos, the twisted god, has not yet devoured all his children!



Le souvenir berce notre mémoire et fait revivre les moments oubliés. Ce souvenir peut être visuel et olfactif, il nous accompagne continuellement et s'active à chaque croisement avec notre présent.

La rencontre avec le travail de Laurent Mareschal fut, lors de son exposition au château de Fougères-sur-Bièvre, une installation qui avait réconforté une intuition sur sa démarche et observé le potentiel plastique, qui pourrait se déployer sur notre territoire. La question de l'interac-

tion avec le public à travers la mémoire olfactive peut absolument se réaliser à Ivry. Un territoire où les mémoires sont multiples et riches dans les souvenirs. La réflexion d'une proposition artistique qui implique les habitants, dans leurs diversités, est une des pistes que l'artiste décide de prendre.

Le résultat plastique, soit-il sonore ou olfactif, permet d'enrichir les expérimentations artistiques sur notre territoire et dessine une continuité pour avancer sur ce type de démarche.

**Hedi Saidi**

Directeur de la galerie Fernand Léger  
Galerie d'art contemporain de la ville d'Ivry-sur-Seine



...« Remettre en question sa formation au goût, c'est remettre en question son enfance et l'éducation reçue de ses parents. »...

**Anonyme, travaille pour l'artisan semencier « jardin en vie », Drôme**



...« Donc je suis comme une petite fille et je suis heureuse parce que ce sont mes parents qui s'occupent de tout, contrairement à la vie d'adulte. C'est ce qui est bien dans les odeurs d'enfance. »...

**Anonyme, amatrice d'art**

...« Une personne qui serait capable de retrouver les odeurs de nos enfances et de les fabriquer tel un nez du parfumeur, ce goût [...] cette odeur perdue et bien il est champion du monde, il gagne tout... »...



**Gaël Fermine, agent d'accueil de la galerie Fernand Léger, Ivry-sur-Seine**

...« L'odeur des beignets... On était tous ensemble à la plage, on rentrait et on se retrouvait tous autour du goûter que la grand-mère avait préparé [...] Tout est lié à cette fraternité, à cette vie de famille... »...

**Nabila Hamdouni, directrice de la résidence autonome Chevaleret, Ivry-sur-Seine**



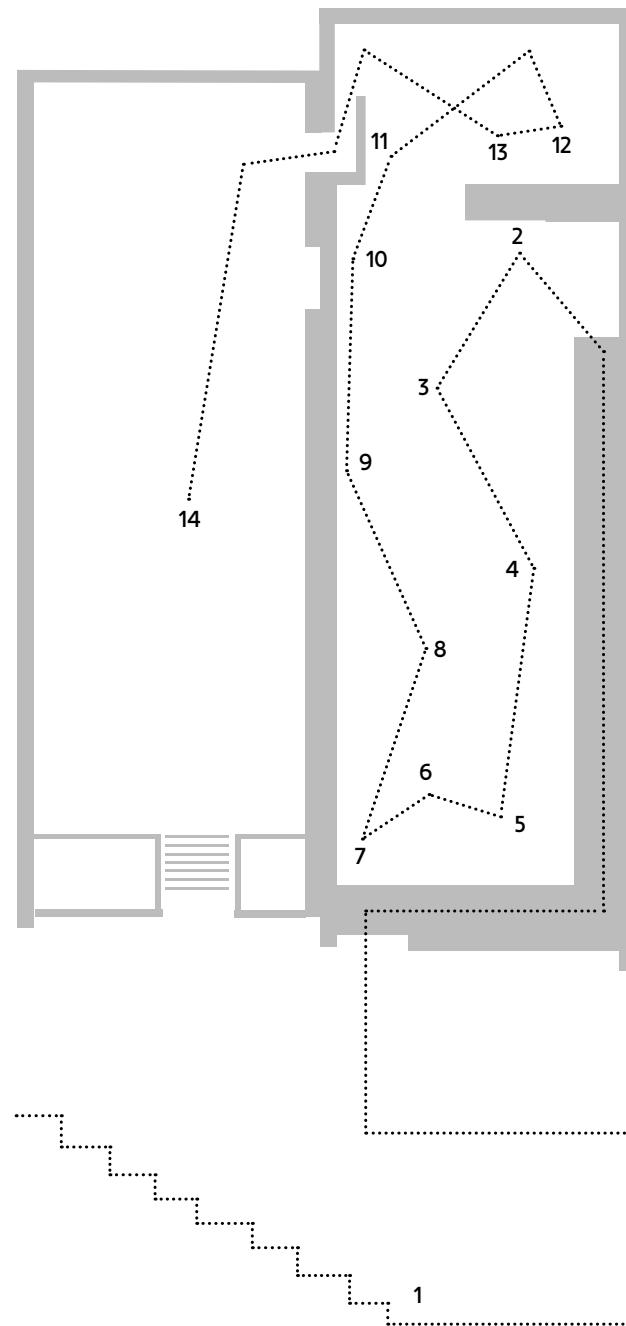
...« Je ne suis pas tout jeune, à l'époque les pères ne cuisinaient pas [...] Mais il y a une chose qu'il faisait [...] : c'est le boudin antillais [...] Mais comme quelque chose de rituel comme un retour au pays qu'il voulait maîtriser... »...

**Charles Piquion, conteur**



...« Et tu as ce parfum qui arrive d'un seul coup et tu te dis : mais elle n'est pas là la personne et pourtant tu as son odeur dans ton nez et c'est ça le parfum. »...

**Brigitte Vaysse, résidente de la maison autonome Chevaleret pour les personnes âgées, Ivry-sur-Seine**



**1. Le goût de la peau**

Vidéo générative en boucle, HD, 9/16, couleur, son stéréo, 2021-2022.

Poème d'amour. Les paroles s'entremêlent, fluctuant dans un espace vide. Dans un aller-retour, un couple recherche les mots pour exprimer leurs sentiments, les souvenirs de leur amour. Et, pour un instant, une odeur leur rappelle un souvenir qui semblait perdu.

**2. L'happyculteur**

Installation, dressoir en bois, cire d'abeille, 2022.

**3. Jardin mimosa**

Installation, tapis à motifs, curcuma, 2022.

**4. Terrain vague**

Installation, commode en bois, lessive parfumée à la fleur d'oranger, 2022.

**5. Rideau**

Installation, farine au sol, 2022.

**6. Sur le pouce**

Installation, table basse en bois, poudre de cacao, 2022.

**7. Étoiles domestiques**

Installation, fauteuil, motifs de broderie palestinienne, épices (sumac, zaatar) 2022.

**8. Se tenir à carreau**

Installation, table ronde en bois, sucre glace, bonbons (bandes acidulées goût fraise), 2022.

**9. Buffet phœnix**

Installation, buffet, cendre de bois moulée, 2022.

**10. Napperon furtif**

Installation, chaise en bois et cuir, sumac, 2022.

**11. Sous les pavés**

Installation, parc pour bébé en bois, sucre de canne brut, 2022.

**12. Notes de chevet**

Installation, table de chevet en bois, savons de diverses couleurs et parfums, 2022.

**13. Plaine insomnie**

Installation, sommier et matelas (140x190x 40 cm), cafés, curcuma, zaatar, 2022.

**14. Le goût des autres**

Installation sonore, 14 haut-parleurs, bois, 10 cartes Arduino, 10 micros, 10 cartes électroniques, 12 lampes commandées, 12 abat-jours, câbles, carte son, 9 amplis son, 1 Mac mini, 8 chaises longues, moquette au sol, dimensions variables, 2022. Production Galerie Fernand Léger, avec la contribution d'Emmaüs Liberté Ivry Installation sonore, composée par des sons concrets de la ville, des boucles électroniques et des récits. Des voitures dans la rue, une cour d'école, la maison de l'enfance, l'espace interne et externe se confondent.

Une symphonie de lampes clignotantes nous guide dans la salle. Il s'agit d'une ballade sonore dans la ville, du matin au soir, ponctuée de souvenirs olfactifs narrés par les habitant.es d'Ivry. Pendant plusieurs mois, l'artiste a enquêté sur la mémoire olfactive à l'aide de chercheur.es ainsi que des habitant.es.

À la fois intime et partagée, l'installation génère une expérience immersive dans la mémoire.



Ce catalogue a été édité par la ville d'Ivry-sur-Seine,  
à l'occasion de l'exposition de Laurent Mareschal  
« Le goût des autres »

Laurent Mareschal remercie très chaleureusement la ville  
d'Ivry-sur-Seine, toute l'équipe de la galerie Fernand Léger,  
les régisseurs de l'exposition: Antoine Raulin et Edouard  
Sautai, Emmaüs Liberté Ivry et en particulier sa co-directrice  
Catherine Athéa ; tous les témoins de l'installation sonore  
« Le goût des autres » :Tami Notsani, Lior Notsani-Mareschal,  
Nabila Hamdouni, Nathalie Tomassina, Bernadette Amblard,  
Patrick Guillot, Jeannine Castera, Brigitte Vaysse, Colette  
Laudren, Lagdam Oka, Gaél Fermine, Charles Piquion et  
tous les anonymes qui ont participé au projet ;  
tous les membres du personnel de la résidence autonome  
Chevaleret et les enfants du centre de loisirs Pierre et  
Marie Curie à Ivry-sur-Seine ; Anahita Bathaie, Claire Poisson,  
Mirela Popa, Tami Nostani et Christian Bernard.  
Laurent Mareschal remercie enfin sa famille et ses amis  
qui le soutiennent depuis des années.

Photographies : Galerie Fernand Léger  
Maquette : Zaoum  
Achévé d'imprimer en juillet 2024  
sur les presses de l'imprimerie Périgraphic.  
ISBN : 979-10-96036-18-9 9791096036189

Galerie Fernand Léger  
93, avenue Georges Gosnat  
94200 Ivry-sur-Seine  
01 49 60 25 49  
galeriefernandleger@ivry94.fr

**IVRY**  
S/ SEINE

**GALERIE  
FERNAND  
LÉGER**